

GREENPEACE



Greenpeace Member n° 02/23

Actualité
L'heure du
changement
p. 28

Militer

Débat
L'heure de la
désobéissance
p. 31

Mettons fin à l'ère du plastique

Le plastique est partout. Il faut en limiter la production! Faites entendre votre voix et signez la pétition mondiale:



greenpeace.ch/fr/agir/
mettons-fin-ere-plastique

Éditorial

Il y a quelques mois, je me suis retrouvée enchaînée à une voie ferrée par une température d'environ 5° C, tandis que la police tentait de me déloger. Cela m'a fait une forte impression, même si ce n'était qu'une mise en scène: les policiers étaient déguisés et la voie hors service. Pour la première fois, j'ai vécu moi-même ce que signifie un engagement actif au service de l'environnement. Une expérience bouleversante. Ce mélange de peur, de colère et de détermination me donne aujourd'hui encore la chair de poule. Et il refait surface à chaque fois que je lis un article sur des militant·e·s écologistes.

C'est à ces personnes qu'est consacrée cette édition du magazine: à celles qui font du bruit dans la rue pour le climat (p. 10), qui veulent changer le système en défendant de nouvelles idées (p. 7/8) ou qui sont même prêtes à donner leur vie pour la protection de l'environnement (p. 14). Sans elles, les choses n'auraient pas beaucoup bougé ces dernières années ou ces derniers siècles. Et sans les militant·e·s, Greenpeace ne serait pas non plus l'organisation qu'elle est aujourd'hui (p. 12).

Danielle Müller
Responsable de la rédaction

P.-S. Découvrez notre nouvelle rubrique «Spotlight» (p. 36), dédiée à la biodiversité et aux dangers qui la menacent.

Sommaire

Une lutte mondiale



Modèle

Reportage
«Anderson le maître d'école» défend ses terres en Colombie, Paula Mussio manifeste pour le climat en Suisse: deux facettes d'une lutte mondiale.

p. 14

une vaut mieux qu'aucune!

Engagement

Lancement prochain de l'initiative pour l'avenir

p. 9

Rétrospective

Danse des animaux de la forêt pluviale à Berne

p. 27

Je veux aussi!

IMPRESSUM
GREENPEACE MEMBER 2/2023

Éditeur/adresse de la rédaction:
Greenpeace Suisse
Badenerstrasse 171
8036 Zurich
Téléphone 044 447 41 41
redaction@greenpeace.ch
greenpeace.ch/fr

Équipe de rédaction:
Danielle Müller (responsable),
Franziska Neugebauer (iconographie)
Relecture/fact-checking:
Marco Morgenthaler, Marc Rüegger, Danielle Lerch Süess
Textes: Andrea Hösch, Jara Petersen, Sebastian Sele, Christian Schmidt
Traduction en français:
Karin Vogt
Photos: Maria Feck, Jonas Wresch
Illustrations: Raffinerie, Janine Wiget
Graphisme: Raffinerie
Lithographie: Marjeta Morinc
Impression: Stämpfli SA, Berne
Papier couverture et intérieur:
100 % recyclé

Tirage: 82000 en allemand, 15000 en français
Parution: quatre fois par an

Le magazine Greenpeace est adressé à l'ensemble des adhérent·e·s (cotisation annuelle à partir de 84 francs). Il peut refléter des opinions qui divergent des positions officielles de Greenpeace.

Avez-vous changé d'adresse? Prévoyez-vous un déménagement? Prière de nous annoncer les changements: suisse@greenpeace.org ou 044 447 41 71

Dons: CH07 0900 0000 8000 6222 8
Dons en ligne: greenpeace.ch/dons
Dons par SMS: envoyer GP et le montant en francs au 488 (par exemple, pour donner 10 francs: «GP 10»)

Action	p. 4
Progrès	p. 6
Des paroles aux actes	p. 7
Engagement	p. 9
International	p. 10
Décryptage	p. 12
Reportage	p. 14
Faits & chiffres	p. 27
Rétrospective	p. 27
Actualité	p. 28
Do it yourself	p. 30
Débat	p. 31
Énigme	p. 33
Testament	p. 34
Le mot de la fin	p. 35
Spotlight	p. 36

Journalistes ou manifestantes,
quel groupe était le plus
nombreux à Lützerath?
La bonne réponse gagne une
carte blanche pour enfoncer un 4x4 dans
la boue



Le village de Lützerath, en Rhénanie-du-Nord-Westphalie, doit faire place à la mine de lignite Garzweiler (exploitée par le géant RWE). Des milliers de personnes occupent le site pendant plusieurs jours afin de protester contre les énergies fossiles. Greta Thunberg et le groupe de musique AnnenMayKantereit sont également sur place pour tenter de sauver Lützerath.

Lützerath,
8 janvier 2023

Défaite pour Equinor

Greenpeace Argentine a réussi à mettre fin aux activités d'Equinor! Le groupe pétrolier norvégien voulait construire de nouvelles plateformes pétrolières offshore dans la mer d'Argentine. Mais le tribunal fédéral argentin a rejeté l'automne dernier ce projet qui aurait gravement endommagé l'écosystème marin. Greenpeace a eu gain de cause dans l'action en justice lancée il y a plus d'un an avec l'aide d'une dizaine d'organisations alliées. «Nous allons continuer à nous battre pour empêcher ces projets offshore, pour la mer d'Argentine, pour les êtres humains et pour les générations futures», déclare Luisina Vueso, coordinatrice de la campagne Greenpeace pour les océans.

Photo: © Martin Katz / Greenpeace



Victoire pour l'environnement...

Equinor essuie une deuxième défaite: le groupe avait l'intention d'extraire jusqu'à 500 millions de barils de pétrole dans le champ pétrolier de Wisting, dans l'Arctique. Un volume dont la combustion aurait rejeté 200 millions de tonnes de CO₂. Au vu des lacunes de son étude d'impact environnemental, Equinor doit ajourner et peut-être même abandonner son projet. Une victoire pour Greenpeace Norvège qui a mené une grande campagne à ce sujet. «Cette victoire montre qu'il vaut la peine de se battre pour l'environnement», constate Frode Pley, responsable de Greenpeace Norvège.

Photo: © Jonne Sippola / Greenpeace



... et le militantisme!

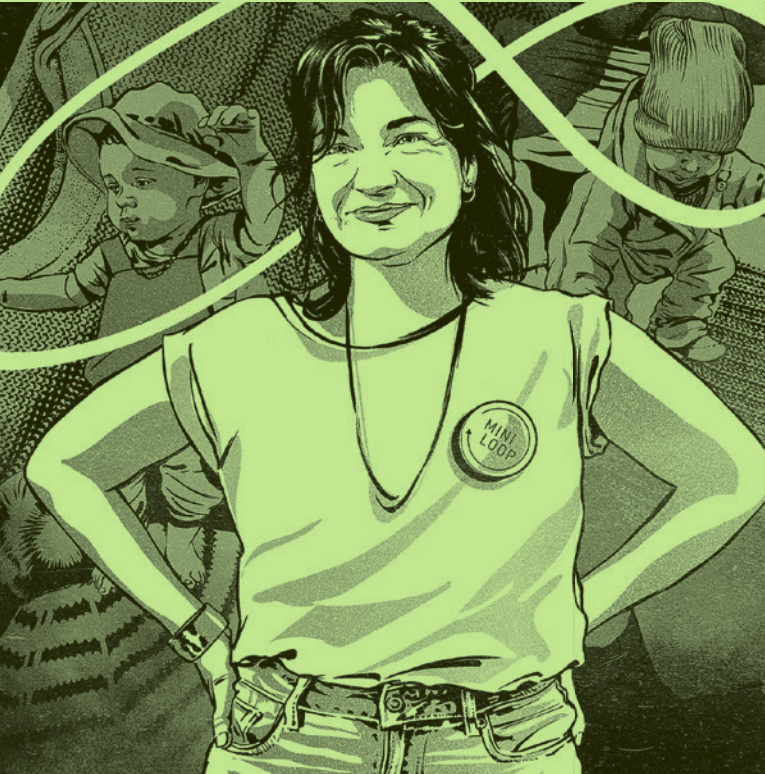
En mai 2022, une dizaine de militant·e·s Greenpeace bloquaient un pétrolier chargé de pétrole russe dans le port d'Essex, en Angleterre. Sur leur bannière, on pouvait lire: «Le pétrole alimente la guerre». Juste avant la fin de l'année, les militant·e·s ont été acquitté·e·s de l'accusation d'émeute aggravée. Un soulagement, une victoire pour la justice et un signe contre la guerre. «Le meilleur moment pour arrêter les combustibles fossiles mortifères aurait été il y a des décennies, quand les scientifiques et les militant·e·s ont tiré la sonnette d'alarme. Le deuxième meilleur moment, c'est maintenant!» a déclaré l'un des accusés après son acquittement.

Photo: © Greenpeace

Des paroles aux actes

«Nous offrons du temps aux parents»

Anne Voigt, fondatrice de Miniloop



Pour commander un box d'essai gratuit:



miniloop.ch/produkt/probebox-mini

Texte: Danielle Müller, Greenpeace Suisse

La durabilité, cela commence dès la naissance. À peine né, le bébé doit être habillé de la tête aux pieds. En l'espace d'une année, il peut changer huit fois de taille de vêtements. Résultat: une montagne d'habits que le bébé n'aura pas portés longtemps. C'est là qu'intervient Miniloop.

La start-up zurichoise loue des vêtements pour bébés. Les parents peuvent choisir entre trois formes d'abonnement, qui couvrent entre 20 et 80% des besoins de base. Les habits sont faits de matériaux de haute qualité comme la soie et la laine. Mais attendez, la laine, ça gratte, non? «C'est la réaction de la plupart des parents quand nous leur parlons de nos vêtements, dit Anne en riant. Mais lorsqu'ils touchent nos

produits en laine mérinos, ils sont généralement enchantés», poursuit la fondatrice de Miniloop. Ces textiles doux et moelleux tiennent le bébé au chaud, se nettoient très facilement et sont particulièrement robustes. Un point essentiel pour Anne et son partenaire de vie et d'affaires, Matthias: «Chez nous, chaque vêtement doit circuler au moins cinq fois, mais nous avons beaucoup de produits qui font jusqu'à dix cycles.» Cela permet de prolonger la durée de vie du vêtement. «Nous avons ainsi évité l'achat de plus de 10 000 habits au cours des trois dernières années.»

Elle-même maman, Anne connaît le défi de combiner un mode de vie durable avec le fait d'avoir des enfants. «Dès la grossesse, j'ai voulu éviter la surconsommation pour le bébé, mais ce n'était pas évident.» De quoi a-t-on

vraiment besoin? Existe-t-il des alternatives? Des questions que se posent de nombreux futurs parents. «Chez Miniloop, nous épargnons aux parents des heures de recherche en ligne, et le débarrasage régulier des habits qui deviennent trop petits, explique Anne. Nous leur offrons donc aussi du temps». Le temps, une ressource précieuse quand on a des enfants!

Illustrations pages 7 et 8: Jörn Kaspuhl a terminé ses études d'illustrateur à l'Université de Hambourg en 2008. Après un long séjour à Berlin, il vit et travaille de nouveau dans la ville hanséatique.

Super idée, surtout si le prix est abordable 7

La start-up suisse qui s'attaque au plastique

Marc Krebs,
cofondateur de
Tide Ocean



Pour en
savoir plus sur
Tide Ocean:



tide.earth/fr

Coopérer
d'égal
à égal - oui!

Texte: Jara Petersen

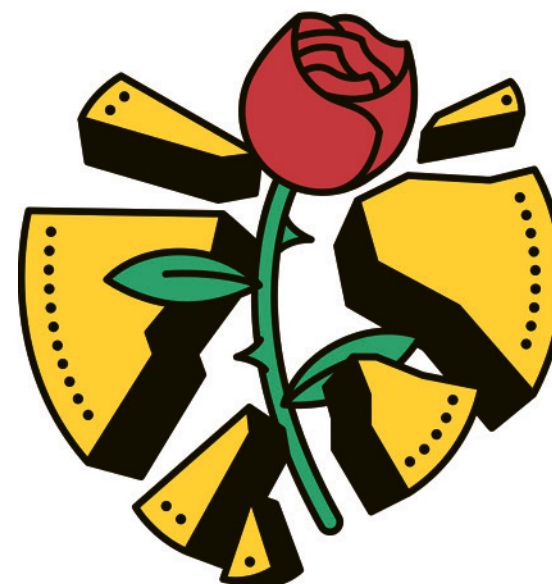
Tide Ocean SA a déclaré la guerre à l'une des pires pollutions de la planète: le plastique dans les océans et ses dégâts inconcevables. «Chaque année, 8 à 10 millions de tonnes de plastique finissent dans les mers du globe», constate Marc Krebs, cofondateur de la start-up suisse. Il y a quatre ans, lui et Thomas Schori se sont dit qu'il ne serait «pas idiot» de s'attaquer au problème en donnant une valeur aux déchets. C'est ainsi qu'ils ont élaboré un modèle pour fermer le cycle de cette matière et fabriquer du plastique recyclé à partir des déchets marins.

Selon Marc Krebs, la pollution plastique est due non seulement à l'absence de gestion et de régulation des déchets, mais aussi à un système économique linéaire.

Une ressource fossile précieuse comme le pétrole est utilisée pour fabriquer des produits jetables sans valeur comme les emballages en plastique. «La pollution commence là où les choses n'ont pas de valeur», poursuit-il. Le plastique est jeté dans la nature ou s'accumule en montagnes de déchets que les tempêtes tropicales emportent dans les rivières et finalement dans la mer. L'économie du jetable nuit à l'environnement et occasionne un gaspillage insensé de matières premières fossiles et d'argent. En donnant une valeur aux déchets et les collectant sur les plages pour les recycler, on transforme le système linéaire à sens unique en une économie circulaire. «Giving waste a value», une maxime qui, pour #Tide, inclut également la durabilité sociale. En Thaïlande, la collecte de plastique crée ainsi de nouveaux

revenus et donne une perspective aux familles de pêcheurs.

En coopération avec la Haute école spécialisée de Suisse orientale, #Tide a mis au point une technologie pour le recyclage du plastique dans les océans. Celui-ci est transformé en granulés de plastique de haute qualité qui servent à la fabrication de montres, de meubles, de vêtements et d'autres produits durables. L'objectif est que la solution suisse soit présente sur tous les continents d'ici 2025. Tide Ocean a été récompensée pour ses efforts par le Swiss Ethics Award et même par l'industrie du plastique: le Business Award de la Swiss Plastics Expo trône désormais dans le bureau bâlois.



FINI LES PROFITS, À NOUS L'AVENIR!

La Jeunesse socialiste veut un tournant en matière de politique climatique: une transformation écologique et sociale de l'économie et un financement socialement équitable de la protection du climat. C'est pourquoi elle lance l'initiative pour l'avenir, soutenue par Greenpeace Suisse.

Texte: Nicola Siegrist, président de la JS Suisse

La Jeunesse socialiste suisse en a marre de faire du sur-place en matière de politique climatique. Elle pense qu'il faut en finir avec les appels à la mauvaise conscience individuelle et la confiance illusoire dans les solutions techniques. Depuis quarante ans, la politique climatique actuelle échoue à réduire sensiblement les émissions de carbone en Suisse. Il nous faut une autre politique climatique et affronter les grandes questions systémiques.

En lançant l'initiative pour l'avenir, la Jeunesse socialiste s'attaque concrètement à ces questions, en coopération avec une série de partenaires. Nous voulons faire avancer une transformation écologique et sociale de l'ensemble de l'économie. Au vu de l'importance de la crise climatique, il faut agir dans différents domaines, voire dans tous les champs politiques. Une protection globale du climat crée les conditions d'un avenir viable pour toutes et tous. Il s'agit de réfléchir à des formes de logement alternatives d'utilité publique, à la revalorisation des métiers du *care*, à la réduction de la durée du travail hebdomadaire, à des villes adaptées au climat, au développement massif de la mobilité douce et à bien d'autres choses encore.

C'est cette approche globale que défend l'initiative pour l'avenir. Il n'est toutefois pas question de faire payer la population pour le défi séculaire qu'est la protection du climat. Il faut faire passer à la caisse les milieux qui ont le plus profité de la destruction du climat! L'initiative demande un impôt fédéral de 50% sur les successions et les donations en cas de fortune

supérieure à 50 millions de francs. Les recettes annuelles d'environ 6 milliards de francs nous fourniront les moyens nécessaires à la transformation écologique et sociale de l'économie.

Il est évident que les quelque 2000 personnes les plus riches doivent assumer ce financement: les émissions de CO₂ des 10% les plus riches de la population mondiale sont quatre fois plus élevées que celles des 50% les moins riches. Il en résulte que le pour-cent le plus riche est responsable de près d'un quart des émissions supplémentaires depuis 1990.¹ Les plus riches sont aussi ceux qui ont le plus profité de notre système destructeur du climat. Grâce à l'initiative pour l'avenir, les profits ne seront plus réservés aux familles des super-riches sous forme de revenus automatiques, mais contribueront à garantir un avenir respectueux du climat. La population et les générations futures bénéficieront d'une partie de cette prospérité qui servira à préserver leurs conditions d'existence. Voilà à quoi ressemble un financement socialement équitable.

Signez l'initiative: →



initiative-pour-lavenir.ch

¹ Lucas Chancel: «Global Carbon Inequality over 1990–2019», in: *Nature Sustainability*, 2022

LE MESSAGE DU GROOVE

Les Rainbow Drums sont présents lors de chaque manifestation en faveur de l'environnement ou du climat dans les rues de Hambourg. Impressions d'une répétition du groupe au siège de Greenpeace.



Tambours de toutes sortes et instruments rythmiques sont à disposition du groupe, chaque membre choisit ce qui lui plaît.

Photos: © Maria Feck



Texte: Andrea Hösch, Greenpeace Allemagne

Les membres de Rainbow Drums partagent deux passions: l'amour du rythme et l'engagement au service de l'environnement et du climat. Pour le reste, le groupe est très divers. Certaines personnes sont là depuis longtemps, d'autres viennent de commencer, quelques-unes travaillent à plein temps ou bénévolement pour Greenpeace, d'autres sont issues d'horizons tout à fait différents. Luise, qui tape sur une poubelle avec une baguette et referme le couvercle en claquant, vient de la musique classique. Elle a eu le déclic en découvrant les Rainbow Drums lors d'une manifestation pour le climat.

Sa collègue Ute lève le bras et compte jusqu'à quatre. Silence. Trois, quatre! Le battement rythmé reprend. Le groupe poursuit sa marche entre les cloisons d'une exposition au siège de Greenpeace. Marc fait une pirouette avec sa poubelle, Jonas produit un roule-

ment de tambour et Sabine est au mégaphone: «*What do we want?*» crie-t-elle. «*Climate justice!*» scande le groupe. Quelques membres de l'équipe Greenpeace observent la scène du haut de l'atrium, le sourire aux lèvres.

C'est l'ambiance habituelle lorsque le groupe de percussions se produit: les manifestations sont leur scène, que ce soit à Hambourg, à Berlin ou ailleurs. «Quand nous entrons en action, les visages s'éclairent. Les gens sont contents, certains se mettent même à danser, raconte Ute. Nous avons fait un *flash mob* au bord de la rivière à Hambourg et fait danser des centaines de personnes sur notre musique, c'était génial!» Ute est la responsable musicale du groupe. Au départ, elle voulait simplement participer, mais il s'est avéré qu'elle était la seule percussionniste professionnelle du groupe fondé en 2017. «Tout le monde voulait taper sur un tambour, mais ne savait pas trop

comment faire.» Elle a donc pris les choses en main.

Le groupe se gère et s'organise lui-même, chaque membre contribue à sa manière. La vingtaine de percussionnistes pratique le reggae, le funk ou l'appel et réponse, un peu comme Greenpeace et ses actions de réponse rapide. Les instruments sont en partie fabriqués par le groupe, prêtés ou donnés. Ils sont stockés dans la cave du bâtiment de Greenpeace. Il y a beaucoup de matériaux recyclés, des bouts de tôle, des tonneaux ou des fûts.

Après la répétition, Luise pousse son bidon dans l'ascenseur: «Je viens de le récupérer aux services industriels», dit-elle en relevant l'importance du recyclage et de l'*upcycling*. Elle fait une légère grimace devant la poubelle de Marc: «Elle sent encore un peu mauvais... Mais dans la rue, ce n'est pas grave!»

«Un voyage pour la vie, et pour la paix.» C’est ainsi qu’Irving Stowe, cofondateur de Greenpeace, décrit le projet de faire cesser les essais nucléaires sur les îles Aléoutiennes avec un petit bateau. En 1971, il ne savait pas que ce voyage allait changer le monde. Que le voyage se transformerait en mouvement. Et que le mouvement deviendrait une organisation. Depuis maintenant cinquante-deux ans, Greenpeace s’engage dans le monde entier pour la planète. Et elle a toujours un objet important dans ses bagages: la bannière jaune vif.

C’est en 1977, à bord d’un canot pneumatique, que les militant·e·s hissent pour la première fois une bannière, lors d’une action contre des baleiniers: un petit morceau de tissu carré, sans grande importance, qui ressemble plutôt à un drapeau. Pas de message écrit dessus, juste le tout premier logo de Greenpeace. Au fil des années, la bannière devient un élément important. C’est maintenant un rectangle de grande taille portant un message fort: STOP SEA DUMPING en 1987, contre l’élimination des déchets industriels en mer. SAVE THE ARCTIC en 2016, pour l’interdiction de la pêche en Arctique. STOP DRILLING, START PAYING lors des récentes protestations sur la plateforme Shell dans l’Atlantique. Une action de Greenpeace sans bannière? Inimaginable de nos jours.

Mais ce qui est encore plus important que la bannière elle-même, ce sont les personnes qui la maintiennent, qui la suspendent à une



hauteur vertigineuse ou qui la tendent dans l’eau glaciale. Depuis des décennies, des milliers de militant·e·s Greenpeace s’engagent courageusement et surtout pacifiquement pour la protection de l’environnement. Sans leur mobilisation, l’organisation n’aurait pas obtenu le moratoire sur la chasse à la baleine en 1982. Elle n’aurait pas fait aboutir le protocole au traité sur l’Antarctique en 1991. Et elle n’aurait pas pu imposer l’interdiction des forages pétroliers et gaziers dans l’Arctique en 2016. Vive la bannière, donc, mais surtout vive les personnes qui s’enchaînent aux rails, escaladent les clôtures, descendent en rappel des plateformes pétrolières ou s’accrochent tout simplement à une bannière qu’on cherche à leur arracher.

Depuis qu’une bande de hippies a pris la mer en 1971, aucune organisation n’a fait autant que Greenpeace et ses militant·e·s pour soutenir la cause environnementale dans le monde entier. Et aucune n’a probablement cousu autant de bannières!

Vive la couture pour un avenir viable! (même si j'en suis pas très doué)

1 En 2019, les militant·e·s Greenpeace protestent sur une tour de refroidissement de la centrale au lignite de RWE à Neurath, en Allemagne. Le groupe a peint un «X» de 22 mètres sur la tour de 100 mètres de haut et accroché une banderole portant l’inscription «Arrêtez!» Photo: © Bernd Lauter / Greenpeace

2 Zurich, 2 février 1989, au consulat général du Japon: Greenpeace manifeste contre la chasse à la baleine menée par le Japon en Antarctique. Deux militant·e·s descendent en rappel sur la façade du bâtiment. La bannière porte le message: «Japon: arrêtez la chasse à la baleine!» Photo: © Dominik Labhardt / Greenpeace

3 En 2021, des militant·e·s Greenpeace mènent une action spectaculaire contre les importations de soja en Italie, destinées en grande partie à l’élevage industriel. Photo: © Lorenzo Moscia / Greenpeace

4 En 1987, des militant·e·s s’enchaînent au navire Northumberland de MVA, qui transporte des déchets. Sur son canot pneumatique, l’équipe brandit une bannière en protestation contre le déversement de cendres volantes toxiques au large de la côte est britannique. Photo: © Herbert Walker / Greenpeace



UNE LUTTE

Leurs moyens diffèrent,
mais leur objectif est le même:
dans le monde entier, des
personnes se battent pour préserver
notre planète. Reportage
en Colombie, un pays où les
écologistes risquent
leur vie, et à Bülach, petite ville
tranquille de Suisse.

Texte: Sebastian Sele
Photos: Jonas Wresch

MONDIALE



Notre
mentalité
"toujours
moins cher"
en profite
malheureu-
sement.

Page 14:
Un orage gronde
sur le Cauca, en
Colombie.

Page 16:
Un jeune écologiste
du peuple autochtone
Nasa s'engage pour
ses terres et la
conservation de la
biodiversité.

Un homme vêtu d'un T-shirt jaune s'effondre. Si ses collègues pensent d'abord qu'il va s'en sortir, ils vont vite comprendre leur erreur. La victime s'appelle Abelardo Liz et venait de fêter ses 34 ans. Les balles qui l'emportent ne le visent pas personnellement, mais la cause qu'il défend. Ce jeudi-là, le journaliste autochtone s'était rendu dans les environs de la petite ville de Corinto, située du côté ouest des Andes et comptant environ 30 000 habitant·e·s. Il voulait décrire une *minga*: c'est ainsi que le peuple autochtone Nasa appelle les réunions de soutien mutuel dans les situations d'urgence.

La *minga* du 13 août 2020 avait pour but de défendre une action de «libération de la Terre mère»: l'une des nombreuses occupations de terrains visant à libérer la terre de la monoculture, de l'industrialisation et de l'exploitation capitaliste. Mais la police anti-émeute militarisée se déploie. Quelques instants plus tard, Abelardo Liz est à terre, touché par trois coups de feu, suppliant qu'on ne le laisse pas mourir.

Pendant trois jours, une caravane portera son cercueil à travers les vallées du nord du Cauca. Son corps fait maintenant partie de l'histoire. Mais son histoire doit continuer d'exister.

La violence aurait dû cesser

Abelardo Liz n'est pas la seule victime. Depuis dix ans, l'organisation non gouvernementale Global Witness publie chaque année une statistique des personnes assassinées pour avoir défendu l'environnement ou les droits humains. En 2020, la Colombie se classait au premier rang des pays les plus dangereux: au moins 65 militant·e·s pour l'écologie et la terre avaient perdu la vie. Soit plus d'une personne par semaine. L'année suivante, la Colombie se retrouve à nouveau sur le podium de la honte. Seul le Mexique, frappé par une vague inédite de violences liées à la drogue, a enregistré encore plus de morts.

En 2016, la Colombie avait pourtant signé un accord de paix qui devait mettre fin à la violence, après des décennies de guerre civile. Mais selon les expert·e·s, le gouvernement conservateur d'Iván Duque n'a pas suffisamment travaillé sur la mise en œuvre de l'accord. Si la guérilla des Forces armées révolutionnaires de Colombie a déposé les armes, l'État n'a pas comblé le vide de pouvoir qui s'est créé. Dans les environs de Corinto, un point stratégique pour le trafic d'armes et de drogue, au moins cinq groupes armés se disputent aujourd'hui le pouvoir. La région est considérée comme l'une des plus dangereuses du pays.

La mort, une réalité quotidienne

«Nous avons pour principe de ne pas résister par les armes», explique John Anderson Atillo dans un village qui surplombe la vallée. La vue plongeante sur les champs de canne à sucre s'étend



En haut:
La Colombie assiste
régulièrement à
des affrontements
violents entre les
peuples autochtones
et les groupes armés.

En bas:
Les groupes
autochtones veulent
préserver leurs
terres de la mono-
culture et de
l'industrialisation.

Page 20:
Des militants
autochtones lors
d'une action
de libération d'un
champ de canne
à sucre.

bien au-delà de Corinto. John Anderson Atillo, que tout le monde ici appelle «Anderson le maître d'école», se tient debout sur un sentier détrempé par la pluie. Ses bottes blanches en caoutchouc s'enfoncent dans la boue, son T-shirt gris chiné porte une inscription en majuscules blanches: R-E-S-I-S-T-A-N-C-E.

Le 13 août 2020, jour de la mort d'Abelardo Liz, il se trouvait lui aussi dans la vallée. Il avait appris via WhatsApp qu'une *minga* devait se tenir ce jour-là. «On nous a envoyé des gaz lacrymogènes, se souvient-il. Et soudain, des coups de feu ont déchiré l'air.» John Anderson Atillo le dit sans tristesse ni colère. Il décrit sobrement ce qu'il a vu. Ceux qui vivent dans le nord du Cauca doivent avoir des stratégies face à la mort. Anderson le maître d'école estime que la mort d'un être humain est toujours douloureuse, mais qu'elle a aussi un sens. «Le but de tout ce que nous faisons est de vivre en harmonie avec la nature», dit-il. Quelques instants auparavant, il a distribué des bûches et des machettes à ses élèves.

L'environnement et la biologie sont au cœur du programme scolaire. Aujourd'hui, les élèves sont venus à la finca Esperanza, la ferme de l'espoir, pour mettre en pratique la théorie en s'occupant des arbres. Cela fait quelques années que les jeunes ont commencé à reboiser les environs. Les plants que les élèves mettent en terre sont destinés à la lutte dans la vallée. «Nous avons commencé avec 200 plants par an, raconte Anderson le maître d'école. L'année suivante, nous en étions à 500 arbres, et l'année dernière, nous en avons déjà 1500.» Dès que les arbres sont assez grands, l'enseignant et ses élèves les transportent dans la vallée. Ils longent la route de gravier, avec ses nombreuses petites fincas et ses graffitis signalant la présence de la guérilla de l'Armée de libération nationale, avant d'arriver à un terrain occupé: une «*liberación de la madre tierra*», une occupation qui veut redonner ses droits à la biodiversité là où ne poussait plus que la canne à sucre.

Un pays paradoxal

Un maître d'école doit donner le bon exemple, déclare John Anderson Atillo. Même si cela implique d'être en première ligne lors des manifestations contre la police. «Ils ont le pouvoir économique, dit-il à propos de la grande industrie défendue par la police. Mais nous avons la puissance de toutes les générations à venir.» Le mode de vie du peuple Nasa, proche de la nature, contraste avec le statu quo colombien, illustrant les paradoxes qui traversent ce pays. La Colombie possède une biodiversité unique au monde, aucun autre pays ne possède autant d'espèces d'oiseaux et d'orchidées. Mais dans le nord du pays, la plus grande mine de charbon d'Amérique latine dévore le paysage, et le déboisement de l'Amazonie colombienne avance à grands pas.



«Le Cauca est l'une des régions les plus productives du pays, explique Anderson le maître d'école. Mais en bas, dans la vallée, ce n'est plus qu'un océan de canne à sucre.»

À l'autre bout du monde

À l'autre bout du monde, une adolescente crie «L'avenir de qui?» dans son mégaphone. «Notre avenir!» répondent les jeunes qui la suivent à vélo. Malgré la pluie annoncée, le groupe s'est rassemblé à l'extérieur. Il traverse la rue près de la gare pour rejoindre la Zürichstrasse, puis la route cantonale, avant de passer devant la station-service Shell. La police se positionne à l'avant et à l'arrière, mais pas pour stopper la manifestation: elle s'occupe simplement d'arrêter les voitures, les motos et les camions qui veulent traverser Bülach en ce samedi de septembre. La petite ville est située côté nord des Alpes et compte un peu plus de 20000 habitant·e·s.

Ce n'est pas la première fois que la jeune fille tient le mégaphone. En 2019, Paula Mussio, alors âgée de 11 ans, participait à l'organisation d'une manifestation pour le climat dans sa ville. Après la pause imposée par la pandémie, elle organise d'autres rassemblements au printemps, puis en automne 2021. Quelle est sa motivation? «La population de Bülach doit se rendre compte que nous vivons une crise», explique celle qui a aujourd'hui 15 ans.

Comment a-t-elle pris conscience du problème du climat, elle qui grandit dans une petite ville bourgeoise? Pour le dire brièvement, c'est l'amour des animaux, plus particulièrement une visite dans une ferme pour animaux rescapés. Un lieu où ils peuvent terminer leur existence à l'abri de l'exploitation, où ils coexistent avec les humains sur un pied d'égalité. Cette expérience a soulevé des questions auxquelles l'adolescente attachée à la justice a dû trouver ses propres réponses.

Les années suivantes, Paula Mussio passe à une alimentation végétarienne et accompagne sa mère à ses premières manifestations sur les droits des animaux. Soucieuse de réduire les émissions de carbone, elle renonce à prendre l'avion et évite autant que possible de monter dans une voiture. En lisant les livres de Greta Thunberg, elle trouve un espace de réflexion où elle se sent comprise, où elle prend conscience du contexte plus large et de la nécessité de résister au statu quo.

Les manifestations pour le climat s'essoufflent

Malgré la possibilité de faire entendre sa voix lors des manifestations, Paula Mussio se heurte elle aussi à un mur, comme le peuple Nasa en Colombie. «La population de Bülach n'est pas particulièrement intéressée à changer les choses.» Parmi les jeunes, certains se moquent de son engagement. D'autres sont d'accord de l'écouter, tout en préparant leur prochaine sortie shopping. Même le

Page 21:
À l'autre bout du monde, Paula Mussio descend dans la rue avec son mégaphone. Elle se sent seule avec ses préoccupations.

En haut:
La jeune fille de 15 ans habite à Bülach, une petite ville paisible en Suisse. Le contraste avec la Colombie ne pourrait pas être plus grand.

En bas:
La chambre de Paula, dans la maison où elle vit avec sa famille.



groupe dédié au climat dans son école ne fait rien sans l'engagement personnel de Paula Mussio. Les flyers qu'elle a réalisés et la pétition qu'elle a lancée ont tout de même permis de supprimer la Journée du lait à l'école.

Si 300 personnes ont participé à la première manifestation pour le climat à Bülach, elles ne sont plus que dix fois moins à suivre Paula Mussio en ce mois de septembre, dont seulement une poignée de camarades de classe.

Le mouvement pour le climat s'essouffle, à Bülach comme ailleurs en Suisse. En 2019, il avait réussi à mobiliser quelque 100 000 personnes à Berne, pour la plus grande manifestation de l'histoire suisse. Aujourd'hui, plus grand nombre n'y participe, et la démarche des personnes qui continuent s'est radicalisée. Les joyeuses manifestations du vendredi ont cédé la place à des occupations de collines ou des blocages de banques et de routes. Une tendance qui devrait se poursuivre, car la fenêtre pour la mise en œuvre de l'accord de Paris sur le climat se referme, et les militant·e·s ne sont pas prêt·e·s à abandonner leur revendication: un réchauffement maximal de 1,5° C, qui est la limite scientifiquement fondée et politiquement promise. Le principe de la non-violence reste incontesté.

Quelles limites pour le militantisme?

Quelques mois avant la manifestation à vélo, Paula Mussio est assise avec sa mère Swantje Beyer Mussio sur la terrasse de la maison familiale, située dans une rue latérale de Bülach. Ses frères courent avec des amis à travers le jardin. La famille Mussio a dû se poser la question des limites du militantisme. Lorsque la grève du climat appelait à s'enchaîner devant les banques de la Paradeplatz, à Zurich, Paula aurait aimé participer. «Heureusement qu'elle n'y est pas allée!» dit Swantje. À ses yeux, il est clair que pour avoir un effet, les protestations doivent faire du bruit, mais pas trop. Sa fille pense toutefois que «les manifestations ne permettent plus d'atteindre les gens». Même si sa famille évite si possible la consommation de viande, les déplacements en avion et les véhicules à combustion, elle estime que cette forme de militantisme n'est pas encore une chose acquise.

Retour à la manifestation de septembre. Paula Mussio gare son vélo au bord de la route et se place au milieu du complexe Sonnenhof. Devant elle, une filiale d'un géant suisse du commerce de détail et l'enseigne de l'une des grandes banques du pays. «Qui est Bülach?» lance Paula Mussio dans son mégaphone. Et d'enchaîner: «Nous sommes Bülach!» Elle prend le micro pour son discours de clôture.

Les idées qu'elle va partager avec la population de la ville ne sont pas nouvelles: il faut que les mentalités évoluent; la crise du coronavirus a montré que le changement est possible lorsque la

Page 25:
Depuis la pandémie,
les manifestations
pour le climat sont
moins suivies.



volonté politique existe; et les gens doivent comprendre que la prochaine génération, sa génération à elle, veut vivre dans le bonheur et la liberté.

Soudain, Paula Mussio éclate en sanglots. «C'est tellement injuste que vous ayez gâché notre avenir», dit-elle encore au micro. Puis les mots de la jeune fille sont étouffés par les larmes, peut-être plus éloquentes que tous les discours du monde.

Paula Mussio ignore que quelques jours auparavant, à l'autre bout du monde, une personne de plus a été abattue. Sous les yeux de ses élèves, l'enseignante Sandra Patricia Montenegro a été assassinée par des inconnus. Paula Mussio sait une chose, comme le peuple Nasa en Colombie: «C'est loin d'être suffisant.» La lutte pour l'environnement doit continuer.

Ce texte me met en colère
et me rend triste,
me donne de l'espoir et me désespère
tout à la fois. Je ne nous comprendrai jamais
vraiment les humains que nous sommes.
PS: courage, Paula!

Sebastian Sele (né en 1988 dans la principauté du Liechtenstein, domicilié à Zurich) a étudié la sociologie à Zurich et à Vienne. De 2015 à 2018, il était reporter et responsable de la rédaction chez *Vice Suisse*. Depuis, il travaille comme journaliste indépendant sur les questions de migrations et de justice sociale.

Jonas Wresch photographie des portraits et des reportages pour *Geo*, *Stern*, *Spiegel* et *Die Zeit*. Il est membre du jury du prix Hansel-Mieth et de la bourse Gabriel Grüner. Il a étudié le photojournalisme et la photographie documentaire à Hanovre et se rend régulièrement en Colombie pour des projets.

494 614 tonnes

En 2021, les Suisses ont consommé 51,82 kilos de viande par personne, soit un kilo de viande par semaine en moyenne pour chacun·e d'entre nous. La consommation totale s'élevait à 494 614 tonnes d'animaux abattus.

Bouchers volontaires
annoncez-vous!
+ de volaille

Bonne nouvelle: nous mangeons moins de viande de porc et de veau. Une tendance toutefois contrebalancée par une consommation croissante de volaille. La production suisse de viande de volaille a augmenté de 3,7 % en 2021 pour atteindre 87 000 tonnes.

-24 %

En réduisant le nombre d'animaux élevés en Suisse et en utilisant les terres arables pour nourrir les humains (au lieu de produire du fourrage), on pourrait réduire de 24 % les excédents d'azote et mieux lutter contre l'acidification et la surfertilisation des sols.

Surtout pas de tulipes!

2 grands distributeurs

Coop et Migros dominent le commerce alimentaire suisse avec une part de marché estimée, pour 2020, à 69 % par l'institut d'études de marché GfK. Micarna (Migros) et Bell (Coop) n'ont qu'une poignée de concurrents dans l'abattage des animaux et la transformation de la viande.

Mais on s'est passés
les petits magasins?
Actions par milliers

Les promotions et autres rabais sont des mesures de marketing fréquentes pour la viande. Le commerce de détail réalise 41 % de son chiffre d'affaires avec des actions sur les escalopes de porc et autres. Par contre, il est rare que la viande bio soit proposée à prix réduit.

Une question de classe sociale?

Sources: *Duel sanglant*, Greenpeace Suisse, 2022; *Rapport agricole.ch*

Visite des animaux de la forêt pluviale

Rétrospective



Le premier samedi de février, les enfants qui passent devant le centre culturel Progr, à Berne, ouvrent de grands yeux. Un caméléon et une grenouille viennent de descendre de la façade de cet ancien gymnase. Quelques minutes plus tard, deux perroquets font des pirouettes devant les fenêtres du bâtiment. Ce ne sont pas de vrais animaux de la forêt pluviale qui dansent à une hauteur vertigineuse, mais des militant·es Greenpeace et des danseuses et danseurs de la compagnie Öff Öff Aerial Dance. Leur action vise à dénoncer les menaces qui pèsent sur les animaux de la forêt tropicale.

Par cette action, Greenpeace Suisse invite le public à interpellier ses caisses de pension. En effet, les caisses de pension suisses détiennent des investissements pour un montant d'au moins 60 milliards de francs dans des entreprises qui accélèrent le déboisement de la forêt tropicale. Elles soutiennent ainsi la destruction de l'habitat de milliers d'animaux. Car tandis que le joyeux léopard danse à Berne, son congénère de la vie réelle voit disparaître la jungle.



La planète est surmenée. L'humanité est confrontée à des choix décisifs. Seul un changement radical de système peut remédier aux problèmes. C'est l'objectif que poursuit Greenpeace avec sa nouvelle campagne «Change».

Texte et entretien: Roland Gysin, Greenpeace Suisse

«Sauver bénévolement le monde après le travail n'est pas facile, surtout quand d'autres ont un job à plein temps qui consiste à détruire la planète», déclare Eckart von Hirschhausen, journaliste scientifique allemand, animateur de télévision et médecin.

En novembre dernier, la Conférence mondiale sur le climat décidait la création d'un fonds alimenté par les pays industrialisés ayant émis de grandes quantités de carbone au cours de l'histoire. Un fonds qui doit servir à couvrir les dommages et les pertes liés au climat dans les pays du Sud.

Greenpeace demande que des groupes comme Shell, Chevron et Total contribuent de manière signi-

ficative à ce fonds. Yeb Saño, directeur de Greenpeace Asie du Sud-Est, précise: «Shell et d'autres multinationales font que la crise climatique s'introduit dans nos maisons, nos familles et nos paysages. Je leur demande d'arrêter leurs forages et de commencer à payer!»

En dehors du climat, il y a d'autres enjeux essentiels, par exemple la perte de biodiversité. Ces dernières années, les activités humaines ont fragilisé ou fait disparaître 35 % des espèces animales et végétales en Suisse. Or la biodiversité n'est pas un luxe: elle est nécessaire pour notre production alimentaire, notre eau potable et l'air que nous respirons.

Autre exemple: les riches et les super-riches. Les personnes disposant d'une fortune égale ou su-

périeure à 5 millions de francs font partie du pour-cent le plus riche de notre pays. Ce «club» possède 44 % des valeurs patrimoniales, contre 38 % il y a quelques années. Le fossé ne cesse de se creuser.

Pour une société radicalement écologique

Mais que faire? En 2009, une équipe dirigée par les deux spécialistes du climat, Johan Rockström et Will Steffen, présente le concept des «limites planétaires» qui définit neuf systèmes naturels. Pour huit d'entre eux, l'équipe a réussi à déterminer la limite de résilience à l'intérieur de laquelle l'humanité doit rester pour vivre en sécurité.

Une étude de Greenpeace confirme qu'en matière de changement climatique et de perte de biodiversité, la Suisse dépasse plusieurs fois cette limite. Une limite notamment bafouée en ce qui concerne la consommation d'eau et l'apport de nitrates (le taux de nitrates est un indicateur de la qualité de l'eau potable).

Il est vrai que nous pouvons faire les bons gestes: manger végane, collecter le vieux papier, acheter des articles d'occasion... Mais il n'est pas possible de surmonter la crise à l'échelle individuelle. En tant que collectif, nous avons besoin d'une économie et d'une société qui soient radicalement écologiques, et non d'un système qui, dans le meilleur des cas, permet de petits changements. «L'espoir, peut-être même une envie d'avenir, ne vient pas seulement de la théorie, des discours ou des concepts. Il ne sert à rien d'attendre que les puissants de ce monde se mettent d'accord. C'est au contraire la pratique collective vécue qui est porteuse d'avenir», écrit Daniel Graf dans le magazine en ligne alémanique *Republik*.

La transformation du système implique de renoncer à certaines choses, surtout pour un pays riche comme la Suisse. Mais ce n'est pas une mauvaise nouvelle. Comme le dit Greta Thunberg dans son *Grand Livre du climat*, il n'y a absolument aucune raison de penser que les changements nécessaires nous rendront moins heureux ou moins satisfaits. En faisant bien les choses, notre vie aura plus de sens que la surconsommation égoïste et superficielle ne pourra jamais nous en donner.

Ne faut-il pas être privilégié pour renoncer volontairement à quelque chose d'essentiel?



Entretien avec Agnes Jezler, spécialiste de la campagne «Change» de Greenpeace

Qu'est-ce qui te préoccupe dans ton travail?

Regardons où nous en sommes: quel est l'état de la planète? Comment va l'humanité? Pouvons-nous envisager sereinement l'avenir de nos proches? La planète a dépassé les limites dans lesquelles elle peut nous garantir une vie digne et sûre. Chaque étape de la crise nous fait comprendre un peu mieux que nous faisons partie et dépendons de cet environnement. La destruction d'un écosystème entraîne aussi une destruction des êtres humains qui y vivent.

Quel est le rôle du changement de système?

Un «système économique» décrit la manière dont nous entrons en relation les un-e-s avec les autres et avec la nature. Notre système actuel est conçu pour transformer la nature en produits et en déchets. Une pelleuse ne peut pas soudain devenir un tuyau. Et notre économie n'est pas non plus capable de fonctionner de manière totalement différente. Il faut donc la transformer en changeant de système. Rien ne restera pareil. C'est le postulat qu'il faut accepter si nous voulons avancer.

Pourquoi Greenpeace lance-t-elle une campagne intitulée «Change»?

Notre système n'est pas en mesure de régénérer ni même de ménager la nature. Il est incapable de nous protéger des conséquences qui sont déjà une réalité. Le système va évoluer, cela ne fait aucun doute. Ce qui n'est pas clair, c'est si nous aurons notre mot à dire. À quoi ressemble un système qui fonctionne pour les êtres humains et la planète, et non contre nous?

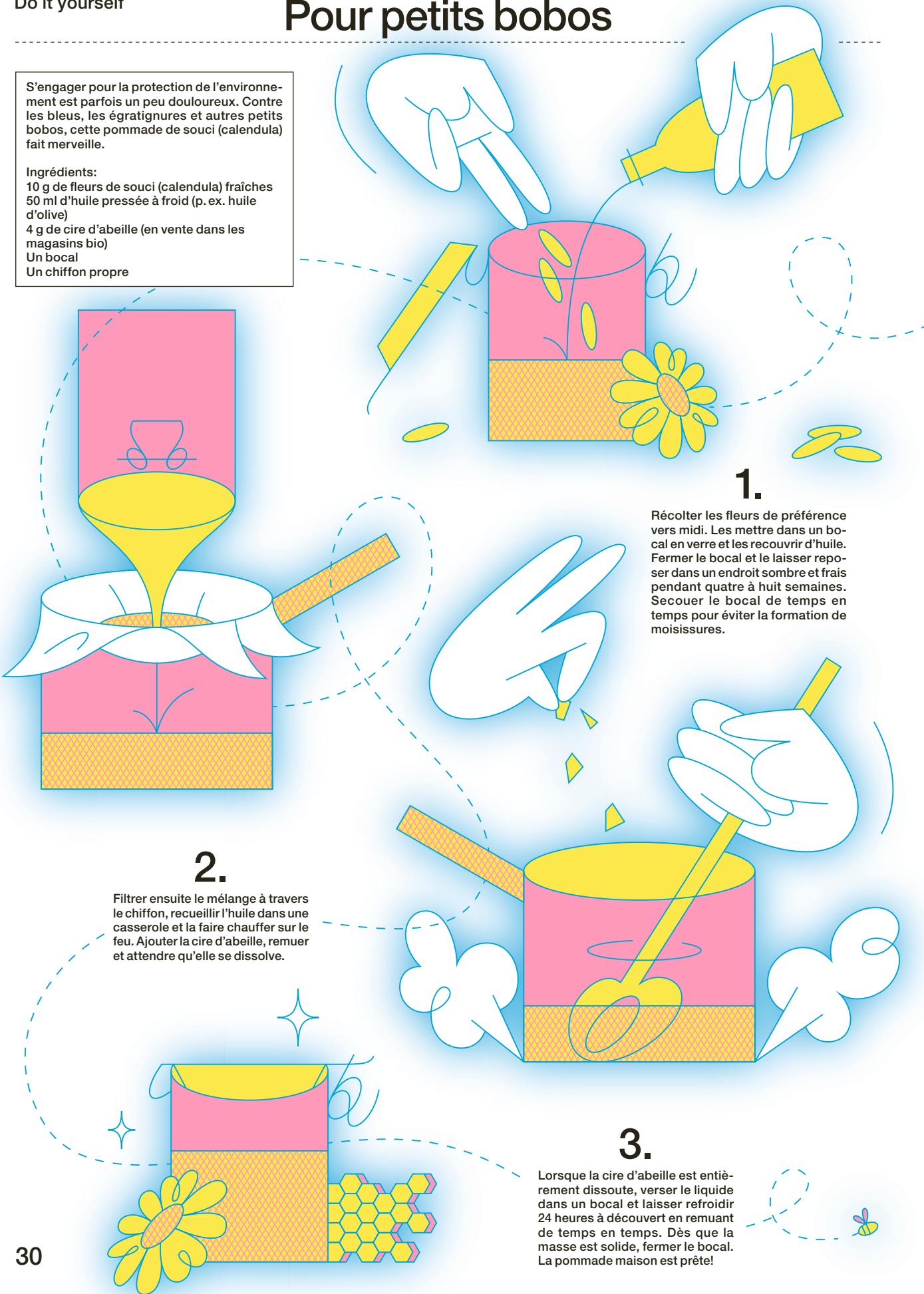
La solution à la crise sera mondiale ou ne sera pas.

Dans un monde de plus en plus divisé, "nous" ne signifie pas partout la même chose.

Pour petits bobos

S'engager pour la protection de l'environnement est parfois un peu douloureux. Contre les bleus, les égratignures et autres petits bobos, cette pommade de souci (calendula) fait merveille.

Ingrédients:
10 g de fleurs de souci (calendula) fraîches
50 ml d'huile pressée à froid (p. ex. huile d'olive)
4 g de cire d'abeille (en vente dans les magasins bio)
Un bocal
Un chiffon propre



1.

Récolter les fleurs de préférence vers midi. Les mettre dans un bocal en verre et les recouvrir d'huile. Fermer le bocal et le laisser reposer dans un endroit sombre et frais pendant quatre à huit semaines. Secouer le bocal de temps en temps pour éviter la formation de moisissures.

2.

Filtrer ensuite le mélange à travers le chiffon, recueillir l'huile dans une casserole et la faire chauffer sur le feu. Ajouter la cire d'abeille, remuer et attendre qu'elle se dissolve.

3.

Lorsque la cire d'abeille est entièrement dissoute, verser le liquide dans un bocal et laisser refroidir 24 heures à découvert en remuant de temps en temps. Dès que la masse est solide, fermer le bocal. La pommade maison est prête!

Trop ou trop peu?

Malgré les manifestations, les *sit-in* et les mains collées au bitume, la Terre va de plus en plus mal. La désobéissance civile est-elle un devoir civique? Ou le militantisme fait-il plus de mal que de bien?

Auteur: Christian Schmidt



Francis Cheneval, professeur de philosophie politique à l'Université de Zurich

Du militantisme utile à la glorification personnelle, il n'y a qu'un pas



Iris Menn, directrice de Greenpeace Suisse et militante environnementale expérimentée

Les militant·e·s qui collent leurs mains au bitume pratiquent la «désobéissance civile». Qu'est-ce que la «désobéissance» lorsque la survie de la planète est menacée?

Les militant·e·s de la désobéissance civile désobéissent à la loi, mais se réfèrent à des valeurs supérieures inscrites ou présumées dans la Constitution. Par exemple, nos obligations envers les générations futures.

Les protestations de Greenpeace ont un réel impact.

Iris Menn

Quelle a été votre action la plus courageuse?

J'ai sauté dans la mer devant des chalutiers de pêche pour tenter de les stopper.

Impressionnant. Ces chalutiers n'ont aucun scrupule. Oui, ils continuent tout droit...

Que vous a apporté votre engagement? Les océans et la planète en général se portent de plus en plus mal.

Une personne qui se réfère à la Constitution est donc en droit d'enfreindre la loi? La désobéissance ne peut pas être motivée par des intérêts privés et ne doit pas procurer d'avantages personnels. Elle doit rester désintéressée. La stabilité du climat est un intérêt public qui ne conduit pas à des bénéfices strictement personnels. Il est donc possible d'invoquer la Constitution et considérer que l'État a un devoir de protection en matière de climat.

Au vu de l'état de la planète, la désobéissance civile n'est-elle pas un devoir civique? C'est une question difficile. Je ne parlerais pas d'un devoir, mais il est possible de fonder un droit moral à la désobéissance civile.

Un juge zurichois n'a plus le droit de juger des affaires de militantisme climatique depuis qu'il a annoncé son intention de ne plus punir les personnes. Il est considéré comme partial. Votre commentaire? Les juges doivent faire la distinction entre les personnes qui enfreignent la loi pour leur propre bénéfice et celles qui poursuivent un objectif supérieur. La désobéissance civile doit être punie, mais de manière légère. Supprimer toute sanction revient à faire disparaître le signal lancé à la société, et peut-être dans certains cas le caractère altruiste de la désobéissance.

Quel est le niveau de provocation nécessaire pour atteindre un objectif supérieur comme la stabilité climatique? Si nous pensons aux personnes qui se collent les mains au bitume? Je plaide pour une solution intermédiaire. Si le trafic est bloqué de temps en temps, cela ne touche qu'une minorité de personnes. Tout dépend de la réaction de la majorité qui n'est pas directement concernée. De quel côté se range-t-elle et pour quelles raisons? C'est la question décisive pour évaluer l'effet positif de la désobéissance civile.

Personnellement, vous n'aimez pas la provocation? Non.

La désobéissance doit rester désintéressée.

Francis Cheneval

Ensemble, nous pouvons changer le cours des choses.

Iris Menn

Les protestations de Greenpeace ont un réel impact. Nous avons réussi à freiner et parfois à stopper la destruction environnementale. Par exemple avec l'interdiction de la chasse à la baleine, la protection de l'Antarctique ou la sanctuarisation de la forêt pluviale du Grand Ours, au Canada. Grâce à nous, l'une des dernières grandes forêts pluviales est désormais protégée, du moins en partie.

De manière générale, que pensez-vous de la désobéissance civile? Je suis convaincue de l'importance de la désobéissance civile. Il est essentiel de s'indigner, de se révolter et d'élever la voix lorsque des injustices sont commises contre les êtres humains et la nature. Il y a tant de façons d'exprimer sa colère. Ensemble, nous pouvons changer le cours des choses.

Ne faut-il pas faire davantage si nous voulons inverser la tendance? Par exemple en aspergeant des œuvres d'art de soupe à la tomate? Pour faire réagir les responsables, il faut des formes anciennes et nouvelles de désobéissance civile. Greta Thunberg en est la preuve: une jeune fille qui refuse d'aller à l'école et qui lance un mouvement mondial pour le climat. L'essentiel est de lutter de manière non violente, comme le Mahatma Gandhi ou Martin Luther King.

La désobéissance civile est un moyen de faire évoluer la démocratie? Tout à fait. La désobéissance civile élargit le cadre de pensée et ouvre de nouvelles voies. En 1955, l'Afro-Américaine Rosa Parks s'assied délibérément dans un bus à une place réservée aux Blancs. Elle est arrêtée, mais son geste marquera la fin de la ségrégation raciale aux États-Unis. Elle a reçu une médaille pour cela, même si c'était avec quarante ans de retard.

Illustrations: Jörn Kaspuhl, kaspuhl.com

Auteur: Christian Schmidt, journaliste, rédacteur pour des associations et auteur de livres. Freelance par conviction. A remporté divers prix, dont le Prix des journalistes de Zurich.

Énigme

Énigme autour du magazine Greenpeace

1 Qu'est-ce qui fait souvent partie des actions Greenpeace?

- B: un tissu blanc
- A: un drapeau vert
- D: une bannière jaune

X: un papillon

2 Comment s'appelle l'initiative qui vise à instaurer un monde équitable?

- E: Initiative pour l'avenir
- I: Initiative pour la Terre
- T: Initiative pour la protection du climat

Y: Initiative contre le blabla

3 Quelle est la consommation moyenne de viande par personne et par semaine en Suisse?

- Q: 0,5 kg
- S: 1 kg
- C: 1,5 kg

PS: qui a peur des épinards?

4 Quel est le nom de la nouvelle campagne de Greenpeace Suisse?

- H: Transformation
- O: Change
- S: Rethink

5 Avec quelle plante peut-on fabriquer une pommade cicatrisante?

- B: le souci
- U: l'orchidée
- O: la violette

J: Vive la bière gratuite!

6 Comment s'appelle l'entreprise qui voulait construire de nouvelles plateformes offshore dans la mer d'Argentine?

- M: Glencore
- N: Shell
- E: Equinor

H: Ex-Credit-Suisse

7 Quel est le nom du groupe de musique qui se produit avec Greenpeace lors des manifestations à Hambourg?

- V: les Green Trumpets
- I: les Rainbow Drums
- F: les Black Flutes

V: Les Merckels

8 Qu'est-ce que les animaux de la forêt pluviale ont fait à Berne?

- R: ils ont dansé
- E: ils ont chanté
- Y: ils ont joué une pièce de théâtre

J: ils ont donné

un cours de survie dans le désert

Solution:

☐☐☐☐☐☐☐☐



Photo: © Manfred Jarisch

Nous tirons au sort dix exemplaires du poster sur le cochon «Trudi». Trudi est née au parc zoologique de Warder, où il lui arrive d'aller se promener avec sa gardienne. Originaire de Croatie, la race porcine de Turopolje est la seule capable d'attraper de la nourriture sous l'eau, comme des moules ou des crabes.

Envoyez la solution avec votre adresse d'ici au 15 juin 2023 à redaction@greenpeace.ch ou par la poste à: Greenpeace Suisse, rédaction magazine, énigme écologique, case postale, 8036 Zurich. La voie judiciaire est exclue. Aucun échange de courrier n'aura lieu concernant le tirage au sort.

S'engager de son vivant, et même au-delà.

Avec votre testament en faveur de Greenpeace.

LE COURAGE

Greenpeace lutte contre les atteintes à l'environnement dans le monde entier et propose des solutions, tandis que les militant·e·s se battent en première ligne pour protéger notre planète. Soutenez la préservation des ressources naturelles pour les générations futures dans le cadre de votre testament.

Le nouveau droit des successions est entré en vigueur le 1^{er} janvier 2023. Les parts légales restent inchangées, mais les réserves héréditaires sont réduites. Cela signifie que vous avez une plus grande liberté dans le choix des bénéficiaires. Toutefois, il est nécessaire de rédiger un testament si vous souhaitez donner généreusement à votre famille tout en soutenant des causes et des organisations qui vous tiennent à cœur, comme Greenpeace.



Que souhaitez-vous pour les personnes qui vous sont chères, et pour le monde? En rédigeant votre testament, vous réglez tout ce qui doit l'être, indépendamment du volume de votre patrimoine. Et vous pouvez transmettre ce qui compte pour vous.

Il est clair que les enfants, la famille et les ami·e·s seront prioritaires dans votre testament. La quotité disponible vous permet néanmoins de favoriser également une organisation comme Greenpeace.

Les legs et les héritages constituent une ressource importante pour le travail quotidien de Greenpeace et sont essentiels pour notre indépendance. Nous les considérons aussi comme un signe de la confiance que nous accordent un nombre croissant de personnes, confiance qui nous engage à utiliser les fonds avec le plus grand soin.

En pensant à Greenpeace quand vous rédigez votre testament, vous avez la certitude que vos valeurs continueront de déployer leur effet même au-delà de votre propre vie. Et vous apportez une contribution importante à une planète viable pour demain.

Commandez notre nouveau guide testamentaire avec la carte pré-affranchie ci-jointe. Et n'hésitez pas à contacter notre responsable des legs, Anouk van Asperen, pour toute question: anouk.vanasperen@greenpeace.org, tél. 022 907 72 75, greenpeace.ch/fr/legs

Photo: ©Zsigmond Toth

Le mot de la fin La violence n'est pas une solution

Je revois mon professeur de biologie dans les années 1980, assis sur son pupitre, racontant avec émotion une action de Greenpeace en mer du Nord. Il déborde d'énergie et d'indignation contre l'injustice faite à la nature. Avec passion, il nous explique l'intention de Greenpeace et l'importance de la résistance non violente. Son message sème une graine qui grandit en moi: la volonté de défendre la nature, de donner une voix aux poissons et aux arbres qui ne sont pas pris en compte par les puissants. Des années plus tard, avec d'autres militant·e·s Greenpeace, je saute dans la mer depuis un canot pneumatique pour tenter de bloquer un chalutier dans l'Atlantique nord. Une action qui dénonce les dégâts de la pêche au large.

Face à la crise climatique, à la sixième extinction massive d'espèces, à la montée du populisme et des régimes répressifs, la désobéissance civile est plus importante que jamais. Les mécanismes politiques sont lents et s'alignent sur ce qui est faisable pendant une législature. Les entreprises s'accrochent à leurs modèles commerciaux. Et nous, en tant que société, restons collés à nos modes de fonctionnement qui nous semblent un gage de stabilité dans ce monde complexe, volatil et changeant. Nous n'avons pourtant plus de temps à perdre si nous voulons préserver nos conditions d'existence.

Cela me donne de l'espoir de voir émerger de nouveaux mouvements, rassemblant différentes générations et s'opposant avec courage et créativité aux injustices faites à l'être humain et à la nature. Toutes ces personnes s'engagent pour l'avenir en assumant les conséquences de leurs actes. La participation de chacune et chacun compte pour réussir la transformation de la société. La non-violence est pour moi une nécessité de chaque instant. Même dans la colère, la peur et le désespoir. La violence n'est jamais une solution.



Iris Menn
Directrice de
Greenpeace Suisse



Spotlight

La vipère aspic (vipera aspis aspis)

Caractéristiques

La vipère aspic (nominale) est facilement reconnaissable à sa couleur de fond généralement grise ou brune avec des barres noires alternantes. Sa tête est triangulaire et son corps peut mesurer jusqu'à 70 cm de long. Les pupilles à fentes verticales sont également typiques de cette espèce.

La vipère aspic et sa proche parente, la vipère péliade, sont les deux seules vipères présentes en Suisse, et les seules espèces venimeuses dans notre pays. Non traitées, ses morsures peuvent être dangereuses, mais elles sont aujourd'hui inoffensives si elles sont prises en charge médicalement.

Mode de vie

La vipère aspic est présente en Suisse dans le Jura et certaines parties du Plateau. Elle vit dans les éboulis, les vignobles, les murs de pierres sèches et les clairières présentant des rochers et des buissons bas. En tant qu'animal à sang froid, qui s'adapte à la température extérieure, elle a besoin d'espaces de vie ensoleillés pour maintenir une température corporelle de 27 à 33° C.

La vipère aspic se nourrit principalement de souris et de lézards. Les animaux sont empoisonnés d'une seule morsure et ensuite avalés en une fois par le serpent. Chaque saison, la vipère aspic adulte consomme jusqu'à 120 % de son propre poids.

La vipère aspic hiberne de mi-octobre à mi-avril, puis vient la période de reproduction en mai. Des danses nuptiales ont alors lieu entre les mâles qui s'intimident et s'enserrent mutuellement. En septembre, la femelle met au monde entre cinq et quinze jeunes qui sortent de l'enveloppe transparente de l'œuf dans le ventre de leur mère ou immédiatement après la naissance.

Menaces

Selon la «Liste rouge des espèces menacées de Suisse», la vipère aspic est au bord de l'extinction et est donc classée dans la deuxième catégorie la plus élevée (CR: *critically endangered*). Alors qu'elle était autrefois très répandue, surtout dans la région de Bâle, on ne trouve aujourd'hui plus que quelques rares preuves de son existence.

Ce recul est dû à la transformation de la gestion forestière au milieu du XX^e siècle. La sylviculture intensive fait qu'il y a de moins en moins de zones forestières ouvertes et trop de zones ombragées. D'autres facteurs sont la croissance des activités agricoles et de l'utilisation d'herbicides, le tourisme de randonnée et l'expansion du trafic routier. Si rien ne change, la vipère aspic risque de disparaître à jamais.

Sources: regionatur.ch; Thomas Flatt, «Die Juraviper – gefürchtet und rar», in: *Jurablätter. Monatsschrift für Heimat- und Volkskunde*, vol. 56 (1994); «Liste rouge des espèces menacées en Suisse: reptiles», Office fédéral de l'environnement, des forêts et du paysage, 2005

Illustration: Janine Wiget a une formation de graphiste et de dessinatrice en bâtiment. La Zurichoise travaille en tant qu'illustratrice indépendante dans des domaines très variés.

Section paiement

Compte/Payable à
CH07 0900 0000 8000 6222 8
Greenpeace Suisse
Badenerstrasse 171
8036 Zurich

Informations supplémentaires
40000000022282

Payable par (nom/adresse)



Récapissé

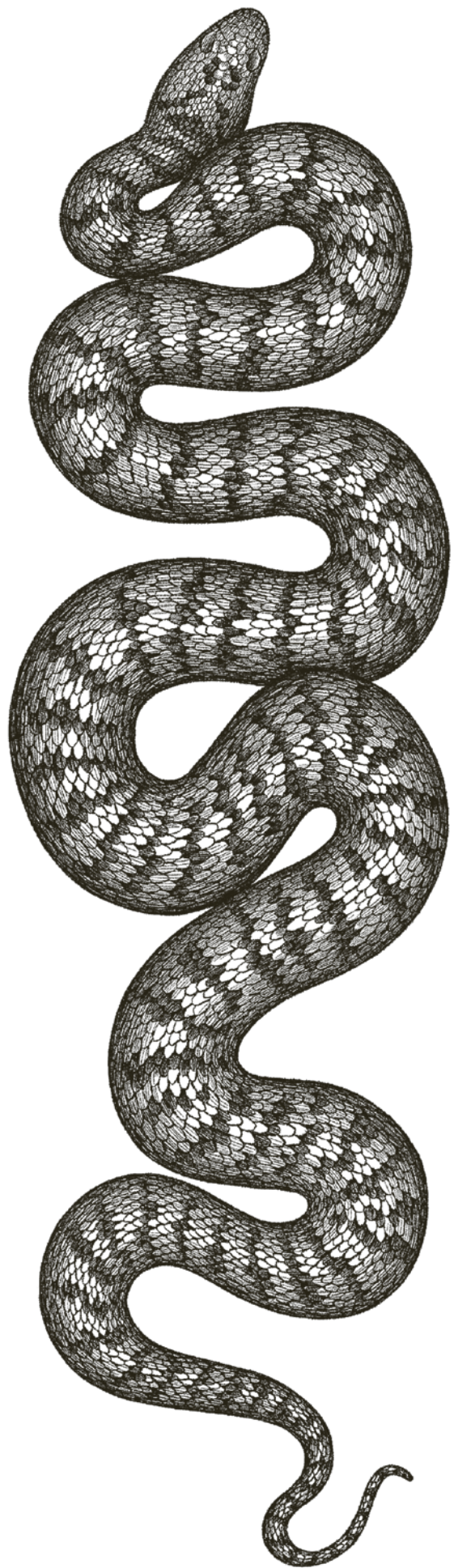
Compte/Payable à
CH07 0900 0000 8000 6222 8
Greenpeace Suisse
Badenerstrasse 171
8036 Zurich

Payable par (nom/adresse)

Monnaie Montant
CHF

Monnaie Montant
CHF

Point de dépôt



PS: parce que l'engagement pour un monde plus juste ne doit jamais s'arrêter, malgré la fatigue qui vient et l'espoir qui s'en va: l'histoire continue. Pour finir, je vous offre ce poème:

La gare

Je suis la gare,
Où j'ai l'intention d'arriver un jour.
Mais cette idée
Ne me fait plus sortir des rails.
Je suis le paysage,
Tout comme je suis le train qui passe.
Je suis imprévisible,
Mon cœur ne sait jamais le matin,
Dans quelle poitrine
Il se reposera le soir.

